

COMÉDIES

YAACOBI ET LEIDENTAL

KROUM L'ECTOPLASME

UNE LABORIEUSE ENTREPRISE

du même auteur

aux éditions Théâtrales

LES SOUFFRANCES DE JOB
L'ENFANT RÊVE
CEUX QUI MARCHENT DANS L'OBSCURITÉ
in Théâtre Choisi II, 2001

chez d'autres éditeurs

YACOBI ET LEIDENTHAL
traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz
coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine Vitez, 1994

MARCHANDS DE CAOUTCHOUC
traduit de l'hébreu par Liliane Atlan
coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine Vitez, 1994

HANOKH
LEVIN

THÉÂTRE CHOISI I
comédies

YAACOBI ET LEIDENTAL

KROUM L'ECTOPLASME

UNE LABORIEUSE ENTREPRISE

*traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz
textes d'accompagnement de Nurit Yaari*

OUVRAGE TRADUIT ET PUBLIÉ AVEC
LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE,
PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION SITCOVSKY,
DE L'INSTITUT DE LA TRADUCTION DE LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE,
DU DÉPARTEMENT DE LA CULTURE
DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ISRAËL

éditions **THEATRALES**

Maison Antoine Vitez

Les éditions THEÂTRALES bénéficient d'une aide de la **SACD**

La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.



Photo de couverture :
Portrait de Hanokh Levin, détails

© Dani Tracz, Tel-Aviv, pour la version originale.
© 2001, Éditions THEÂTRALES
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris, pour la version française.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-077-0

TABLE DES MATIÈRES

Note sur l'auteur <i>par Nurit Yaari</i>	5
Yaacobi et Leidental	9
Kroum l'Ectoplasme	59
Une laborieuse entreprise	119
Les comédies, La vie, un combat perdu d'avance <i>par Nurit Yaari</i>	170

PERSONNAGES

DAVID LEIDENTAL

ITAMAR YAACOBI

RUTH CHAHACH

La pièce a été créée en décembre 1972, dans une coproduction du théâtre Tzavta et du théâtre Caméri de Tel-Aviv. Mise en scène de l'auteur.

Création en France en juillet 2000 au Festival d'Avignon, dans une mise en scène de Michel Didym avec Catherine Murillo, Philippe Faure et Charlie Nelson.

ACTE I

Scène 1

Une rue. Le soir. Yaacobi.

YAACOBI.– Moi, Itamar Yaacobi, quarante ans, déclare par la présente avoir soudain pris conscience que si je suis venu au monde, c'est pour vivre. Je vais donc de ce pas rompre avec mon meilleur ami, David Leidental. Fini, les soirées à boire du thé et à jouer aux dominos sur son balcon. Je m'en vais le faire souffrir, le ratatiner, piétiner ses sentiments, je le laisserai tout seul pour qu'il comprenne enfin qui il est – et qui je suis. Je m'en vais le faire souffrir, le ratatiner... Bonne chance, cher Itamar, et laisse-moi te serrer chaleureusement contre ma poitrine.

Scène 2

Le balcon de l'appartement de Leidental. Le soir. Yaacobi et Leidental.

(La chanson de l'amitié)

YAACOBI.–

La lune nous caresse de ses rayons d'argent
Nous avons bu du thé et mangé du hareng

YAACOBI + LEIDENTAL.–

Ici, mesdames, messieurs, c'est pour l'éternité
Que fleurit l'amitié, telle un bouquet d'étoiles,

Peut-on se figurer ce que serait l'humanité
Sans Yaacobi et sans Leidental.

LEIDENTAL.—

Nous avons devant nous des heures de volupté
À jouer aux dominos, à boire encore du thé.

YAACOBI + LEIDENTAL.—

Ici, mesdames, messieurs, c'est pour l'éternité
Que fleurit l'amitié, telle un bouquet d'étoiles,
Peut-on se figurer ce que serait l'humanité
Sans Yaacobi et sans Leidental.

LEIDENTAL.— Quelle belle soirée. Idéale pour jouer aux dominos. J'en suis tout retourné. J'ai beau savoir que je ne dois pas me mettre dans des états pareils, c'est plus fort que moi. Yaacobi, il me semble que nous sombrons dans la félicité. Je vais refaire du thé.

YAACOBI.— Pas pour moi.

LEIDENTAL.— Tu ne boiras pas une autre tasse de thé pendant la partie ?

YAACOBI.— J'ai déjà bu.

LEIDENTAL.— Mais tu rebois toujours.

YAACOBI.— Pas ce soir.

LEIDENTAL.— Tu es fatigué ?

YAACOBI.— Non.

LEIDENTAL.— Fâché ?

YAACOBI.— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que toi et moi n'étions pas de la même espèce ?

LEIDENTAL.— Que veux-tu dire : « pas de la même espèce » ?

YAACOBI.— Tu ne vois donc pas que je suis un homme occupé ? Que je n'ai pas le temps de perdre mon temps ? Tu crois que je vais rester indéfiniment à pourrir sur ton balcon ? Combien d'années encore as-tu l'intention de me déverser ton thé au fond du gosier, hein ? D'ailleurs, je me demande ce que je fais ici. Mes minutes sont précieuses ! Je suis un homme occupé. Très occupé.

LEIDENTAL.— Yaacobi, Yaacobi, que s'est-il passé ?

YAACOBI.– Mais rien. Rien, justement. C'est ça le plus beau. Et maintenant, excuse-moi, mais la vie m'appelle. Adieu.

Il sort.

LEIDENTAL.– Yaacobi... (*un temps*) Qu'est-ce que ça veut dire : « pas de la même espèce » ?

Scène 3

Une rue. Le soir. Yaacobi.

YAACOBI.– Il a eu ce qu'il méritait. Comme il doit souffrir maintenant. Comme il doit souffrir ! Pas de doute, la vie a un de ces parfums ! Si j'étais resté une seconde de plus sur son balcon, je lui aurais crevé un œil, tellement j'étais euphorique. À ce point. Oui, inutile de chercher midi à quatorze heures, moi, ce que j'aime, c'est vivre. Et je suis occupé, très occupé.

Il sort.

Scène 4

La chambre à coucher de Leidental. Le soir. Leidental.

LEIDENTAL.– Et maintenant, qu'est-ce que je fais de moi ? Bonne question. Le mieux, évidemment, serait d'aller dormir. Quand on dort, on ne sent pas le temps passer. Dommage qu'il ne soit que sept heures. Pas très glorieux d'aller se coucher à sept heures, surtout que je ne suis plus

KROUM L'ECTOPLASME

Pièce avec deux enterrements et deux mariages

*Traduit de l'hébreu par
Laurence Sendrowicz*

PERSONNAGES

KROUM L'ECTOPLASME

LA MÈRE DE KROUM

SHKITT LE TACITURNE

TOUGATI L'AFFLIÉ

DULCÉ

FÉLICIA – SA FEMME

TAKHTI LE JOYAU

TROUDA LA BOUGEOTTE

DOUPA LA GODICHE

TSWITSA LA TOURTERELLE

BERTOLDO

LE DOCTEUR SCHIBEUGEN

L'INFIRMIER, LE COIFFEUR, L'INFIRMIÈRE, LE MARIÉ, LA MARIÉE,
LE PHOTOGRAPHE, LE CROQUE-MORT.

La pièce a été créée au Théâtre municipal de Haïfa en décembre 1975, dans une mise en scène de l'auteur.

ACTE I

Scène 1

Aéroport. Fin d'après-midi. La Mère, Shkitt.

LA MÈRE.— L'avion a atterri. Je vais revoir mon fils dans un petit instant. Ça y est, le voilà.

Entre Kroum, une valise à la main. Il étreint la Mère.

KROUM.— Maman, je n'ai pas réussi. Je n'ai trouvé ni la fortune ni le bonheur à l'étranger. Je n'ai pas avancé d'un pouce, je ne me suis pas amusé, pas marié, pas même fiancé. Je n'ai rencontré personne. Je n'ai rien acheté et je ne ramène rien. Dans ma valise, il n'y a que du linge sale et des affaires de toilette. Voilà, je t'ai tout dit et je te demande maintenant de me laisser tranquille.

LA MÈRE.— (*regarde la valise*) Il me prépare sûrement une surprise.

KROUM.— Non.

LA MÈRE.— Mais si, il a bien une petite surprise pour sa maman.

KROUM.— Non !

LA MÈRE.— Pourquoi tu cries ? Quelqu'un t'a demandé quelque chose ? Tu es rentré pour qu'on se dispute ?

Elle se met à pleurer.

KROUM.— Et voilà, on commence déjà à me taper sur les nerfs. Sois contente que j'ai pas envie de crier dans l'aéroport. Bonjour Shkitt. (*il lui indique la Mère, en larmes*) C'est de bonheur. Tougati n'est pas là ?

SHKITT.— Il ne se sentait pas très bien. Il t'attend chez lui.

KROUM.— Allons-y.

Ils sortent.

Scène 2

Le balcon de Tougati. À côté, le balcon des voisins, Dulcé et Félicia. Fin d'après-midi. Tougati est assis.

TOUGATI.— Monsieur Dulcé ! Monsieur Dulcé ! (*Dulcé apparaît sur son balcon*) Excusez-moi de vous déranger, mais je viens de lire dans le journal que les sanglots relaxaient le diaphragme et qu'il était bon pour la santé de pleurer de temps en temps.

DULCÉ.— Désolé, mais là maintenant, je peux vraiment pas pleurer avec vous, on va à un mariage, ma femme et moi. On partait.

TOUGATI.— C'était juste pour vous demander de mettre un disque triste. N'importe lequel. Quand j'entends de la musique triste, j'ai tout de suite les yeux mouillés.

DULCÉ.— Bon, d'accord, mais vous allez devoir pleurer en vitesse parce que nous partons dans un quart de seconde.

TOUGATI.— Et si vous me prêtiez votre tourne-disque ? Je vous promets d'en prendre soin.

Apparaît Félicia.

FÉLICIA.— Vous savez bien que notre pick-up ne sort jamais de la maison, sauf en cas de déménagement.

DULCÉ.— Mais vous pourrez entendre, nos fenêtres sont ouvertes.

FÉLICIA.— Allez, va déjà lui mettre quelque chose, on perd du temps.

TOUGATI.— Un chanteur, si ce n'est pas trop demander. Quand le chanteur pleure, ça m'aide.

FÉLICIA.— Tu n'as qu'à lui mettre l'Italien.

Dulcé disparaît à l'intérieur.

TOUGATI.— Merci. Je sens que si j'arrivais à me relâcher le diaphragme...

FÉLICIA.— J'ai entendu.

Elle disparaît elle aussi à l'intérieur. Une musique triste s'élève, suivie de la

voix d'un chanteur italien. La musique s'arrête. Apparaissent dans la rue Dulcé et Félicia, en tenue de soirée. Ils regardent Tougati.

TOUGATI.– Non, j'ai pas eu le temps.

DULCÉ.– Désolés, mais on n'a pas envie de louper le hors-d'œuvre.

FÉLICIA.– Rire sur nos disques, pleurer sur nos disques ! Est-ce que je danse, moi, sur la musique des autres ? Il y en a vraiment qui ne savent que profiter ! Ceux qui n'ont pas de pick-up n'ont qu'à apprendre à pleurer sur le silence !

Scène 3

Chez Tougati. Le soir. Tougati. Entre Kroum.

KROUM.– Bonsoir Tougati. Je suis arrivé en fin d'après-midi.

TOUGATI.– Alors, qu'est-ce que tu as vu, vas-y, raconte.

KROUM.– Rien. J'ai surtout dormi. «L'aventure, les contrées lointaines...» – que dalle. Apparemment, imaginer le départ me convient mieux que de partir vraiment. D'ailleurs, tu me connais, je n'ai pas changé, j'en veux toujours autant et j'en fais toujours aussi peu. J'attends que mon grand roman, le roman du siècle, s'écrive de lui-même. J'attends la superbe créature très riche que je croiserai un jour dans la rue, par hasard bien sûr, et qui, subitement, ne voudra de personne d'autre que moi, oui, moi.

TOUGATI.– Évidemment, ce n'est pas de moi qu'elle pourrait vouloir. Je ne te ferai jamais concurrence, tu le sais. Je suis un homme malade.

KROUM.– Et plus que tout, j'attends de me retrouver par un coup de baguette magique loin de ce quartier, loin de cette ville, dans une maison toute blanche entourée d'un grand jardin, sans autobus ni fumée, marié à une femme très attirante et père de deux beaux enfants.

TOUGATI.– Appelles-en un par mon nom.

UNE LABORIEUSE ENTREPRISE

*Traduit de l'hébreu par
Laurence Sendrowicz*

PERSONNAGES

YONA POPOKH

LÉVIVA, SA FEMME

GOUNKEL, UN VAGUE AMI

L'action se déroule au cours d'une nuit d'hiver urbaine, dans la chambre à coucher des Popokh.

La pièce a été créée au théâtre Habima en juin 1989, dans une mise en scène de Mikhaël Gourévitch.

PREMIER ACTE

Chapitre I

La nuit. Yona et Léviya sont au lit. Léviya dort, Yona est éveillé.

YONA.– Je suis un homme fini. Bien obligé de voir
la vérité en face : je suis un homme
fini.

Comment est-ce arrivé ?

Quand j'étais gosse,
j'avais le monde à portée de main.

Comment tout s'est-il défait,
dissout entre mes doigts ?

À questions usées
réponses usées.

Il n'y a que ma détresse qui ne s'use pas.

Inceivable, ma détresse.

Elle est là, bien fraîche et bien vivante.

Comment pourrais-je lui dire :

« S'il te plaît, arrête, tu exagères,

les gens vivent et meurent, tous d'une manière

ou d'une autre passent à côté, je n'ai inventé

ni la désillusion ni le désespoir,

alors, je t'en prie, aie la bonté de

t'apaiser. Du calme... »

Non, non, souffrir – fait mal. Et quand j'ai mal,

c'est comme si j'étais le premier homme sur terre

à avoir mal,

comme si, tout seul dans l'univers, je criais :

« La vie de Yona Popokh a passé,

la vie de Yona Popokh est passée... ! »

(il commence à pleurer, se ressaisit aussitôt)

Non, pas comme ça. Debout, Yona,
réagis, bouge-toi,
fais n'importe quoi mais
ne reste pas couché là comme dans ta tombe.

(il se lève et descend du lit)

Bon, procédons par ordre : d'abord – se lever,
sortir de ce lit et le nettoyer, tout balancer.

Il y a tellement de charognes entassées
sur ce matelas,
trente ans de merde.

(il regarde Léviava et lâche un petit rire)

Elle dort comme si de rien n'était,
elle ronfle doucement, régulièrement, elle doit encore rêver
à quelque broutille... Il n'y a rien de plus con
que d'être couchés ensemble
dans un grand lit, à se souffler comme ça
dans la figure.

Tandis que l'un sanglote et saigne, l'autre
skie dans les Alpes avec un sourire béat.

Et on appelle ça
la vie conjugale ; du mensonge,
rien que du mensonge. Oui,
la première chose à faire,
c'est vider ce lit de tout le mensonge.

(il se penche sur Léviava)

Qu'ai-je en commun avec ce tas de viande
qui se la coule douce dans un sommeil paisible,
et voit en rêve des paysages lointains
où je ne suis pas ?

Qu'y a-t-il entre moi et elle ?

Comment cette femme est-elle entrée dans ma vie ?

Alors que mon père me tirait encore par la main
le long des rues,
qui donc a placé
sur mon chemin
cette étrangère avec laquelle je n'ai rien
en commun

et inversement ?

Qui donc a mis ce liant invisible
mais impossible à dissoudre,
qui nous colle l'un à l'autre pour l'éternité ?

(il contourne le lit sans quitter Léviva des yeux)

Les oiseaux arrivent en été, prennent leur envol en automne,
les touristes viennent pour un mois et repartent,
les épidémies se déclarent puis sont éradiquées,
tout bouge, tout évolue,
une seule chose au monde reste immuable : Léviva.

Pourquoi justement ici, chez moi ?

(il se penche sur elle et lui chuchote à l'oreille)

À quoi rêve-t-on, Léviva ? On se balade en Suisse ?

On fait du slalom dans les Alpes,
tandis que le mari reste éveillé à écouter
le lent suintement de l'eau qui fuit
dans un water-closet au Proche-Orient ?

Fais attention tout là-haut, ma chérie.

As-tu déjà entendu parler d'avalanches ?

Eh bien, en voilà une, d'avalanche !

(il retourne le matelas. Léviva tombe par terre. Elle pousse un cri puis se relève, abasourdie)

Ça y est ? Déjà prête à sortir ses griffes
au milieu de la nuit ?

Qui embrassais-tu tout là-haut
dans les Alpes ?

LÉVIVA.— Quand ?

YONA.— Maintenant, dans ton rêve.

LÉVIVA.— Je n'ai pas quitté le pays.

YONA.— Mentreuse ! Des preuves !

Où t'es-tu cachée ?

Avec qui as-tu couché ?

LÉVIVA.— Je suis descendue au coin de la rue
m'acheter un chapeau pour l'été.

YONA.— En pleine nuit ?

LÉVIVA.— Dans mon rêve, c'était le matin.